

Alain, le philosophe enraciné

Georges PASCAL

Philosophe, Professeur émérite à l'Université Grenoble II, G. Pascal est président d'honneur de l'Association des Amis d'Alain. Il est notamment l'auteur de Pour connaître la pensée d'Alain (Bordas 1947), L'Idée de philosophie chez Alain (Bordas 1970) et Alain éducateur (PUF 1964).

Etude publiée dans la revue Etudes normandes, n°1, 1994

Ce n'est pas une des moindres originalités d'Alain que de s'être dit Percheron et fier de l'être. Certes, un homme quelconque n'a aucun sujet de rougir parce qu'il est natif du Perche. Mais ce qui est original et assez insolite, c'est qu'un philosophe paraisse en tirer gloire. Descartes ne s'est jamais vanté d'être tourangeau, ni Kant d'être prussien, bien qu'il n'ait jamais quitté, en ses 80 ans d'existence, sa ville natale de Königsberg ; et rien, dans les écrits de Bergson, ne permet de savoir qu'il était né à Paris. Le philosophe, s'il prétend parfois être de son temps, n'est jamais d'aucun pays.

Alain, lui, proclame : "Je suis Percheron" et il se réjouit de savoir que ceux qui le connaissent retrouvent son portrait dans de nombreux fermiers et palefreniers du Perche². Parlant de ses *Propos d'un Normand*, il souligne : "ce titre n'est point trompeur ; Alain est réellement un Normand."³. Evoquant sa nomination au Lycée de Rouen, il affirme qu'elle fut très importante pour sa carrière parce qu'"il revenait dans son pays". Ailleurs encore, il écrit : "Je suis bien de ma province"⁵ ou : "Ceux de l'Orne, je les connais bien. Je suis l'un d'eux"⁶.

C'est d'abord "extérieurement" qu'Alain dit avoir "la forme percheronne"⁷ et représenter un des types de la race normande "par la haute taille, la carrure, le visage régulier à grands traits, les yeux clairs"⁸. Mais, plus profondément, c'est une certaine tournure d'esprit qu'il croit tenir de ses origines. A ses yeux, en effet, ce qui caractérise les hommes du Perche, c'est que "ce sont de grands diables qui ne savent ni croire ni respecter"⁹ ; ce sont des hommes d'"un pays où on ne crie rien"¹⁰. Ayant "grandi au milieu d'eux occupé de chevaux, de chasse et de moissons", il a gardé ce qu'ils avaient de "sauvage" et de "rebelle" et il précise : "Le fond de l'esprit est resté mauvais, ce qui veut dire bon. Encore aujourd'hui, je pense par un mouvement de cheval qui refuse la bride"¹¹. Ce mouvement, en effet, porte toute une philosophie.

Emile Chartier, qui deviendra en 1900 le journaliste et philosophe Alain, est né à Mortagne en 1868. Sa mère, également native de Mortagne, où ses parents tenaient un café, était "une percheronne de pur sang, fille d'une race sans mélange"¹². Son père, né à Beaumont-sur-Sarthe, s'était établi à Mortagne comme médecin-vétérinaire dès sa sortie de l'Ecole d'Alfort ; il y exerça son métier pendant 35 ans. Le jeune Emile fréquenta d'abord l'Ecole de jeunes garçons de Madame Laurent, puis le Collège libre de Mortagne (1874-1881) avant d'être boursier au Lycée d'Alençon, où il resta 5 ans. Il fut ensuite l'élève de Jules Lagneau au Lycée de Vanves, entra à l'Ecole Normale Supérieure en 1889 et fut reçu au concours de l'agrégation de philosophie en 1892. Sa carrière de professeur le ramena brièvement en Normandie, au Lycée Corneille de Rouen (1900-1902), après un bref séjour à Pontivy et 7 années à Lorient, et avant sa nomination à Paris (Lycée Michelet de Vanves, puis Condorcet et enfin Henri IV, où il prit sa retraite en 1933). On le voit, c'est moins d'un quart de siècle de son existence (il est mort en 1951) qu'Alain vécut en Normandie ; il n'y revenait même pas pour les vacances, qu'il passait ordinairement au Pouldu, en Bretagne. Cela rend d'autant plus remarquable son souci de revendiquer ses attaches avec son pays d'origine.

On se représente volontiers le philosophe comme un homme de cabinet, froid, sans passion autre que celle de la recherche de la vérité. Le penseur devrait être, en quelque sorte, désincarné ou, du moins, avoir le moins possible de commerce avec son corps, comme on aurait dit au XVII^e siècle. Et ceux qui voyaient Alain pour la première fois ne lui trouvaient pas l'aspect - qu'ils imaginaient - d'un philosophe. Henri Massis, par exemple, qui fut son élève à Condorcet en 1903, témoigne ainsi de sa surprise : "Quand nous vîmes entrer pour la première fois dans la classe ce grand gaillard robuste, trapu, solide, roulant les épaules, le corps bien bâti, découplé en force ; quand nous entendîmes cette voix paysanne, nasillarde et joyeuse, ce fut d'abord de la stupeur. Ce lourd menton, cette bouche gloutonne qu'encadrait la moustache, ce teint vif, coloré, ces yeux bleus un peu battus, aux larges cernes, et qui regardaient en l'air, cette façon de poser les deux coudes à plat sur la chaire quand il s'avisait de s'y attabler, rien dans l'attitude de ce bel animal humain n'évoquait les apparences maussades et renfrognées d'un professeur" ¹³.

En cette apparence même se marque l'un des traits les plus puissants et les plus originaux de la philosophie d'Alain : son refus d'une intelligence séparée, d'un esprit qui, pour ainsi dire, ne tiendrait pas au corps. Certes, le héros homérique, qui est, à ses yeux, "l'homme sans tête" ¹⁴ n'est pas un grand penseur ; mais "la tête sans l'homme" ¹⁵ ne produit pas non plus de pensées véritables. C'est l'homme tout entier qui pense, comme c'est l'homme tout entier qui aime ou qui veut. Dans ses *Lettres au Docteur Henri Mondor sur le sujet du cœur et de l'esprit*, Alain se moque de l'idée d'un "Olympe cérébral à plusieurs dieux, comme Sentiment, Action, Pensée" ¹⁶ et il affirme qu'"il faut refaire continuellement l'unité de l'homme" ¹⁷.

C'est cette unité de l'homme que met en relief sa doctrine de l'imagination, dans laquelle il voit, en s'inspirant de Descartes, une pensée liée aux mouvements et aux affections du corps. Car l'imagination n'est pas seulement la maîtresse d'erreur et de fausseté, dénoncée par Pascal ; c'est aussi la source de l'art et de la religion ("Aucune oeuvre d'entendement n'est belle [...] ; toute religion d'entendement est fausse" ¹⁸ et c'est la substance même de toutes nos pensées. A l'une de ses oeuvres majeures, *Entretiens au bord de la mer*, Alain avait donné comme sous-titre : "Recherche de l'entendement" ; mais l'entendement, c'est l'imagination surmontée, surmontée au sens de *l'Aufhebung* de Hegel, c'est-à-dire d'un dépassement qui conserve. En d'autres termes, il n'y a pas de pensées pures, mais seulement des pensées purifiées, parce que le penseur, comme aurait dit M. de la Palice, est un homme qui pense.

Il n'est pas possible, Alain se plaît à le répéter après Spinoza, que l'homme n'ait pas de passions, et ce sont ses passions qui nourrissent ses pensées. Les idées tiennent à l'homme, ou bien elles ne sont que jeu d'esprit, comme chez le pédant qui pense "avec sa tête seulement" ¹⁹. En effet, quand elles ne sont pas lestées de nature, les idées permettent tout : tout se plaide, tout se prouve. Raisonner consiste ainsi à se mouvoir parmi des abstractions pour construire un système qui emprisonne la pensée et auquel le monde reste étranger. Le double sens du mot sentiment, dans le commun langage, marque bien l'intime liaison de l'esprit et du cœur : "Sentiment, pensée enracinée" ²⁰.

Donner son sentiment, c'est juger, et le jugement est toujours d'un homme particulier dans une situation particulière. Certes, tout jugement se voudrait objectif, mais penser, comme le veut l'étymologie, c'est peser, ce qui est "fonction de peseur, non fonction de balance" ²¹. Il ne s'agit pas de regarder de quel côté penche la balance des idées, mais de peser soi-même sur l'un des deux plateaux. Faute de cet engagement du penseur, les idées flottent en l'air et demeurent impuissantes. L'idée n'est qu'un instrument, qui demande à être manié fermement pour être efficace. Aussi voit-on Alain reprocher à son ancien élève René Château d'avoir prétendu à l'objectivité dans son *Introduction à la Politique* ; il lui rappelle, dans la Préface qu'il a écrite pour lui, qu'"un homme, c'est un parti pris" ²² et qu'il faut prendre parti sans attendre les raisons et les preuves, qui ne manqueront jamais mais qui seront toujours insuffisantes. "Tenons ferme par choix, dit-il encore, telle est l'âme de la philosophie" ²³.

Même sur des positions de hasard, comme sont celles précisément qui résultent de la naissance, il faut tenir ferme ; de nécessité, faire vertu et sauver la nature par la culture. Car l'homme ne peut rien commencer, il peut seulement continuer : faire ce qu'il fait, mais mieux ; penser ce qu'il pense, mais mieux. La volonté n'a de prises qu'à partir d'une situation donnée ; la pensée n'a de prises qu'à partir de croyances premières. S'éveiller de ses rêves, redresser ses erreurs, peser ses préjugés, c'est la démarche normale d'une pensée authentique. Quand Alain écrit : "Je suis né radical ; mon père l'était ; mon grand-père maternel aussi" ²⁴, il ne veut pas dire qu'il était radical par conformisme et tradition familiale, mais que la réflexion a élevé au niveau d'une doctrine raisonnée ce qui n'était d'abord qu'instinct. C'est dans le même sens qu'il dit aussi être "né simple soldat" ²⁵, et c'est en ce sens qu'on peut essayer d'esquisser à grands traits le portrait et les pensées d'un penseur qui se veut percheron.

"Je sors d'un département, dit Alain, l'Orne, qui est celui où l'on trouva le plus de réfractaires sous le premier Empire ; et ceux qui connaissent ce pays fourré et isolé comprendront que l'esprit de Chouannerie y est éternel. [...] Je suis de ce pays-là" ²⁶. C'est par ses origines qu'il explique le fond de son caractère, "cette sauvagerie qui refuse le mors" ²⁷. Et c'est d'abord dans le cours même de son existence que se manifeste cette sauvagerie, par son souci constant d'affirmer et de préserver sa liberté. Marié à soixante-dix-sept ans, "afin de mettre un terme au désordre de sa vie privée" ²⁸, il vécut en refusant ce à quoi tant d'autres aspirent, au point d'en devenir esclaves : l'argent et les honneurs.

C'est à titre gratuit qu'il écrivit dans *La Dépêche de Lorient* en 1900, dans *La Démocratie rouennaise* en 1902 et qu'il donna à la *Dépêche de Rouen et de Normandie*, d'abord 134 articles hebdomadaires, de 1903 à 1906, puis 3083 "Propos d'un Normand", pratiquement quotidiens, de février 1906 à septembre 1914. Et lorsqu'au lendemain de la Première Guerre Mondiale le journal *L'Oeuvre* lui proposa une collaboration régulière rémunérée, il y renonça à la suite d'un premier article, qui avait été censuré. La petite revue *Libres Propos* à laquelle il donna ses Propos de 1921 à 1924, puis de 1927 à 1936, portait sur ses cinquante premiers numéros (351 Propos) la mention : "Tous droits de reproduction et de traduction entièrement libres pour tous pays". Dans une interview, en 1928, il disait en parlant de cette publication : "Encore maintenant, c'est un petit journal bien peu lu, mais libre, qui est de toutes mes oeuvres la préférée. Je n'irai point à la mangeoire d'or" ²⁹. Alain était pourtant fort connu et apprécié à cette époque, non seulement pour ses recueils de Propos (*101 Propos d'Alain*, 1908, 1909, 1911, 1914, 1928 ; *Propos d'Alain*, 2 vol., 1920 ; *Propos sur l'esthétique*, 1923 ; *Propos sur le Christianisme*, 1924 ; *Eléments d'une doctrine radicale*, 1925 ; *Propos sur le bonheur*, 1925, puis 1928 ; *Le citoyen contre, les pouvoirs*, 1926 ; *Sentiments, passions et signes*, 1926 ; *Esquisses de l'homme*, 1927), mais aussi pour quelques ouvrages tels que *Quatre-vingt-un chapitres sur l'esprit et les passions* (paru en 1917 sans avoir été soumis à la censure), *Système des beaux-arts* (1920), *Mars ou la guerre jugée* (1924), *Souvenirs concernant Jules Lagneau* (1925), *Les idées et les âges* (1927).

D'un autre côté, Alain aurait pu prétendre à une brillante carrière universitaire. Collaborateur de la *Revue de métaphysique et de morale* dès sa fondation, il y publia, entre 1893 et 1903, six Dialogues signés Criton et une dizaine d'articles, mais il se détacha de la prestigieuse revue lorsqu'elle lui retourna un article jugé trop court. Quand il prit sa retraite de professeur de Première supérieure, il refusa le cours qu'on lui proposait d'assurer à la Sorbonne. En 1925, comme il était question de lui décerner la Légion d'honneur, il avait, raconte Michel Alexandre dans une lettre à X. du 2 mars 1925, "déclaré formellement qu'il accueillerait toute décoration par une phrase lapidaire, préparée depuis dix ans, et que je vous épargne (elle est imitée de Cambronne)". Il avait cependant reçu la Croix de guerre à titre d'engagé volontaire (en 1914, bien qu'hostile à la guerre et libre d'obligations militaires, il avait tenu à partager le sort commun) et il accepta, sur les instances de ses amis, un mois avant sa mort, le premier Grand Prix national des Lettres. Cette distinction honorait, notamment, quelques-unes de ses oeuvres maîtresses publiées après 1928 : *Entretiens au bord de la mer* (1930), *Idées* (1932), *Les Dieux* (1934), *Histoire de*

mes pensées (1936), ainsi que les derniers recueils de *Propos* : *Propos sur l'éducation* (1932), *Propos de littérature* (1933), *Propos de politique* (1934), *Propos d'économique* (1935), *Les saisons de l'esprit* (1937), *Propos sur la religion* (1938), *Minerve ou de la sagesse* (1939), *Convulsions de la force* et *Echec à la force* (1939), *Les vigiles de l'esprit* (1942).

Ces mouvements sauvages de refus qui marquent la vie d'Alain se retrouvent évidemment dans sa philosophie. La formule célèbre "Penser, c'est dire non" ³⁰ ne signifie certainement pas qu'on doive s'en tenir à une attitude systématique de négation ; Alain affirme qu'il n'a "jamais fait grand cas des sceptiques", ³¹ mais il y a une vérité du scepticisme, qui est le refus des pensées toutes faites et la volonté de ne pas se satisfaire à bon compte. L'esprit est essentiellement pouvoir d'examiner (c'est le sens étymologique du mot sceptique), c'est-à-dire de douter. Mais ce souci de commencer par dire non à tout ce qui se présente à l'esprit et, en particulier, aux thèses couramment admises, a conduit Alain à quelques prises de position remarquables.

C'est ainsi qu'à une époque où la plupart des philosophes se préoccupaient fébrilement d'accorder leurs doctrines avec les dernières - découvertes scientifiques, Alain tient ferme sur les analyses kantienne, qu'il juge être celles du bon sens. Considérant, par exemple, l'espace et le temps comme de pures formes - *a priori* - de l'esprit, il se moque de l'idée d'un espace courbe et d'un temps relatif ³². De même contre ceux qui croyaient découvrir dans l'atome la substance dernière dont toutes choses seraient faites, il soutient que "l'atome n'est rien que par relation" ³³ et que "la physique de ce temps-ci fera rire, comme chasse aux lutins" ³⁴.

D'une manière générale, Alain prend parti contre presque tous les grands courants dominants de la pensée de la fin du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e. Il dénonce avec Bergson le parallélisme psycho-physiologique, alors à la mode, mais les discours des bergsoniens ne lui paraissent pas sérieux et certains de ses élèves racontent qu'il considérait le bergsonisme, avec son intuition ineffable, son moi profond et son élan vital, comme une "philosophie pour dîner en ville". Nietzsche, dont on commençait à faire grand cas, lui paraît "fumeux" ³⁵ et il se refuse à faire amitié avec un auteur en sachant qu'il est mort fou ³⁶. Contre les psychologues qui voulaient détacher leur discipline de la philosophie et lui donner un statut scientifique, il affirme que les états de conscience ne sont pas des choses, parce que la conscience est une activité et non une lumière, et que l'important n'est pas de se connaître, mais de se conduire : "L'homme n'est pas un spectacle permis à lui-même" ³⁷. A plus forte raison condamne-t-il ceux qui croient, à la manière de Freud, qu'il existe des états psychiques inconscients. La psychanalyse n'est à ses yeux qu'un "art de se tromper en devinant ce qui n'est point" ³⁸. La conception cartésienne des rapports de l'âme et du corps lui paraît suffisante pour rendre compte, par des raisons de pure mécanique, de tous ces signes auxquels on voudrait donner un sens profond. - Il n'est pas plus indulgent à l'égard des sociologues de l'école durkheimienne qui trouvaient alors grande audience. Admirateur d'Auguste Comte, il célèbre le culte de l'Humanité, mais il ne voit dans Durkheim et ses disciples que des "volontaires de l'ordre tel quel" ³⁹, qui retrouvent "à peu près la doctrine d'Etat-major, d'après laquelle la société est un dieu pour l'homme" ⁴⁰. Cette "petite sociologie" ⁴¹ distille selon lui une "ciguë synthétique" ⁴² destinée à endormir le libre esprit d'examen : "L'individu qui pense contre la société qui dort, voilà l'histoire éternelle, et le printemps aura toujours le même hiver à vaincre" ⁴³.

"L'histoire éternelle" : Alain, qui fut l'un des premiers professeurs, en France, à parler de Hegel à ses élèves, et qui ne dédaignait pas Marx, est resté absolument étranger à l'historisme qui marquait la pensée de la plupart de ses contemporains. Il ne lui semble pas que l'homme ait beaucoup changé au cours des âges et il ne voit de progrès que dans et par l'individu. Les travaux des historiens lui inspirent une extrême défiance : "L'incendie, la moisissure, le balai et la chaise percée ont fait la critique des documents. Ceux qui subsistent, par hasard, représentent la vérité historique" ⁴⁴ et il ne croit pas aux leçons de l'histoire : "A vrai dire, l'histoire prouve ce qu'on veut, et la preuve ne vaut jamais rien" ⁴⁵. Finalement, dit-il, "j'aperçois moins bien le changement que l'immuable nature humaine" ⁴⁶. C'est ainsi qu'il considère, par exemple, que la suite des

religions - du paganisme au monothéisme en passant par le polythéisme - ne correspond pas à des "étapes" mais à des "étages" de l'homme ⁴⁷. Platon, en distinguant dans l'homme les appétits, le coeur et la raison, avait fort bien décrit ces étages, auxquels l'invention de l'ascenseur n'a rien changé.

Notons, au passage, qu'en revanche on considère aujourd'hui comme familières des thèses qu'Alain était pratiquement le seul à soutenir au début du siècle. Tel est le cas de ce qu'on appelle l'existentialisme ; Jean-Paul Sartre avait trois ans lorsqu'Alain écrivait dans un *Propos de La Dépêche de Rouen* : "Aucune raison ne peut donner l'existence ; aucune existence ne peut donner ses raisons" ⁴⁸. Ce thème est largement développé dans les *Entretiens au bord de la mer* de 1931 et ce n'est pas sans raison que Gallimard, en rééditant l'ouvrage en 1949, le fit entourer d'une bande publicitaire qui annonçait, non sans ironie "Enfin l'existentialisme !"

Le non-conformisme d'Alain est aussi éclatant dans deux domaines où il s'est fait particulièrement connaître : la pédagogie et la politique.

L'idée qu'il faut connaître l'enfant pour l'instruire paraît évidente depuis Rousseau ; elle est illustrée, notamment, au début du siècle, par *Les idées modernes sur les enfants*, de Binet (1905) et *Psychologie de l'enfant et pédagogie expérimentale*, de Claparède (1909). Alain ne méprise pas ces recherches qui visent à une meilleure connaissance de l'enfance, encore qu'il en conteste les méthodes d'approche à prétention scientifique, mais il discute vivement la notion d'aptitudes ("Tout travail suivi fait paraître une aptitude" ⁴⁹ et "Chacun est juste aussi intelligent qu'il veut" ⁵⁰) et soutient qu'il faut instruire l'enfant pour le bien connaître : "C'est en le formant à chanter que je saurai s'il est musicien" ⁵¹. Il est favorable aux méthodes actives, mais hostile aux "méthodes attrayantes", qui ignorent que l'intérêt naît de l'attention, et non l'attention de l'intérêt, et qui oublient que l'enfant aspire à être un homme : "Je ne promettrai donc pas le plaisir, mais je donnerai comme fin la difficulté vaincue ; tel est l'appât qui convient à l'homme" ⁵². Et il veut une école aux "murs nus" ⁵³, qui rappellent à l'enfant que le travail est chose sérieuse.

Mais, surtout, ce que critique Alain dans les tendances pédagogiques de son époque, c'est la notion d'Humanités modernes et l'introduction d'un enseignement professionnel. "Il n'y a point d'Humanités modernes" ⁵⁴, parce que, comme l'avait bien vu Auguste Comte, ce qui définit l'humanité, ce n'est pas seulement l'hérédité et la coopération, mais aussi, et surtout, la solidarité intellectuelle et morale des générations successives, qui se manifeste par la commémoration et le culte des morts. C'est dans les grandes oeuvres littéraires que l'on trouve le vrai portrait de l'homme, et l'enfant apprend d'autant mieux à y reconnaître son semblable qu'il le voit vivre, sentir, penser et agir dans des conditions qui ne sont pas celles de son propre temps et en usant d'un langage qu'on ne peut apprendre par simple imitation. La science est sans doute indispensable à la formation de l'esprit, mais dans la mesure seulement où l'enfant comprend ce qu'on lui enseigne et comment les résultats ont été acquis ; il n'a aucun profit à tirer de la connaissance du dernier état de la question. De même, l'acquisition d'un savoir-faire est étrangère à la formation de l'esprit "L'apprentissage est l'opposé de l'enseignement" ⁵⁵, parce qu'il vise à la maîtrise d'une technique plus qu'à l'exercice de la pensée. Il est certes important de savoir un métier, mais le rôle de l'école n'est pas de fournir des ouvriers habiles ou des employés compétents ; il est de former des esprits libres.

Pédagogie et politique, ici, sont évidemment liées. Former des esprits libres, en effet, c'est former les "citoyens éclairés" ⁵⁶ dont une démocratie a besoin. L'enseignement n'a pas pour but la formation des élites, parce que la vraie démocratie ne consiste pas dans la possibilité donnée aux enfants du peuple d'accéder au pouvoir. Les pouvoirs ont la charge d'assurer l'ordre, ce qui n'est pas peu, car c'est la condition même de l'existence humaine. Mais tout pouvoir corrompt celui qui l'exerce et tend à l'abus : au nom de l'ordre, on a tôt fait d'oublier la liberté et de renvoyer à plus tard la justice. Il faut donc que tout pouvoir, quel qu'il soit et même s'il tient son origine d'un vote populaire, puisse être soumis au contrôle des citoyens. C'est ce que réalisent le

suffrage universel secret et le régime parlementaire, à condition de bien comprendre que le rôle des députés n'est pas de légiférer, mais de contrôler les pouvoirs, qui sont, en fait, aux mains des Administrations, et de s'assurer qu'ils s'exercent conformément aux intérêts et aux aspirations des électeurs. Cela suppose évidemment, chez les électeurs, cet esprit critique et cette liberté de jugement que l'école, précisément, a pour tâche de leur donner.

Le citoyen contre les pouvoirs, ce titre d'un recueil de Propos, dû à Jean Prévost, un autre Normand, résume bien un aspect essentiel de la politique d'Alain. Mais, d'un autre côté, Alain affirme qu'"il faut commencer par obéir" et que "toute désobéissance pour la justice fait durer les abus" ⁵⁷ C'est dire qu'il n'est pas révolutionnaire et si, en effet, il s'est "toujours dit radical et jamais socialiste" ⁵⁸, c'est parce qu'il ne croit pas à un "ordre rationalisé" ⁵⁹ : on ne va pas du concept à l'existence. C'est aussi parce qu'il redoute les partis fortement organisés, qui écrasent les individus ; de là son hostilité à la représentation proportionnelle. Ajoutons enfin que, contrairement à la thèse la plus commune, Alain soutient que "ce sont les passions, et non les intérêts, qui mènent le monde" ⁶⁰ et que la guerre - "le massacre des meilleurs" ⁶¹ - est le fruit amer de passions qui ne sont pas toutes viles.

Ces pensées sont-elles propres aux Percherons ? Tout Percheron pense-t-il nécessairement ainsi ? On en peut douter. Mais ce qui est sûr, c'est qu'Alain s'est pris tel que la nature l'avait fait et qu'il a pensé au plus près de lui-même. Peu de philosophes ont eu un tel souci de garder ce contact étroit avec le réel, c'est-à-dire d'abord avec eux-mêmes, avec leur caractère propre, avec leur manière personnelle de vivre, avec leurs passions et leurs préjugés, avec l'usage qu'ils font quotidiennement de leur raison. Jean Guitton disait que "l'oeuvre d'Alain a jeté des rayons sur ce mystère fondamental de la foi chrétienne" qu'est l'incarnation⁶². C'est qu'en effet Alain est le type, et peut-être l'un des rares exemples, du philosophe incarné. Platon fait dire au Socrate du *Phédon* que "les véritables philosophes n'ont d'autre souci que d'apprendre à mourir et de vivre comme s'ils étaient déjà morts" et Descartes voulait, par ses *Méditations*, apprendre à "détacher l'esprit des sens". Alain pouvait expliquer ces formules et montrer en quel sens elles sont vraies ; mais il reste que pour lui la pensée et la vie sont inséparables, entendons la pensée universelle et la vie personnelle : l'idée vraie est toujours celle que l'on forme "dans une alarme et pour le salut" ⁶³.

Georges PASCAL

Notes

- ¹ *Portraits de famille*, p. 59.
² Cf. *Id.*, p. 60.
³ *Id.*, p. 176.
⁴ *Id.*, p. 187.
⁵ *Journal*, 15 février 1944.
⁶ *Libres Propos*, 20 décembre 1927.
⁷ *Morceaux choisis*, p. 15.
⁸ *Portraits de famille*, p. 176.
⁹ Cf. note 6.
¹⁰ *Propos d'un Normand*, 30 avril 1908.
¹¹ Cf. note 7.
¹² *Portraits de famille*, p. 179.
¹³ *Nouvelle Revue française*, septembre 1952.
¹⁴ *Sentiments, passions et signes*, XXXVII.
¹⁵ *Id.*, XXXVIII.
¹⁶ Dans *Les arts et les dieux*, p. 731.
¹⁷ *Id.*, P. 734.
¹⁸ *Les saisons de l'esprit*, XII, 1er avril 1933.
¹⁹ *Propos sur la religion*, XV, 5 mai 1921.
²⁰ *Lettres au docteur Mondor*, dans *Les arts et les dieux*, p. 727.
²¹ *Histoire de mes pensées*, dans *Les arts et les dieux*, p. 118.
²² *Les arts et les dieux*, p. IV.
²³ 81 chapitres..., dans *Les passions et la sagesse*, p. 1115.
²⁴ *Propos d'un Normand*, 7 février 1912.
²⁵ *Libres Propos*, 10 juin 1922.
²⁶ *Souvenirs de guerre*, dans *Les passions et la sagesse*, p. 511.
²⁷ *Histoire de mes pensées*, dans *Les arts et les dieux*, p. 99.
²⁸ *Portraits de famille*, p. 195.
²⁹ *Les Nouvelles littéraires*, 18 février 1928.
³⁰ *Propos sur la religion*, LXIV, 19 janvier 1924.
³¹ *Les saisons de l'esprit*, XL, 18 septembre 1930.
³² *Ibid.*
³³ *Entretiens au bord de la mer*, dans *Les passions et la sagesse*, p. 1290.
³⁴ *Vigiles de l'esprit*, XLV, 5 janvier 1933.
³⁵ *Id.*, XXXVII, 10 mai 1922.
³⁶ Cf. *Propos d'un Normand*, 8 juin 1909.
³⁷ *Minerve*, XXIII, 7 août 1929.
³⁸ *Sentiments, passions et signes*, LX, 17 juillet 1922.
³⁹ *Histoire de mes pensées*, dans *Les arts et les dieux*, p. 198.
⁴⁰ *Propos sur l'éducation*, LXXVI, 20 septembre 1927.
⁴¹ *Ibid.*
⁴² *Id.*, LXXX, 30 juillet 1927.
⁴³ *Propos sur les pouvoirs*, 130.
⁴⁴ *Propos d'un Normand*, 25 mai 1908.
⁴⁵ *Propos d'un Normand*, 5 décembre 1908.
⁴⁶ *Les saisons de l'esprit*, XXXVII, 1er juin 1929.
⁴⁷ *Les dieux*, dans *Les arts et les dieux*, p. 1256-1257.
⁴⁸ *Propos d'un Normand*, 1er avril 1908.
⁴⁹ *Eléments de philosophie*, VI, 11.
⁵⁰ *Propos sur l'éducation*, XXIV, 28 avril 1921.
⁵¹ *Id.* XVI, 29 octobre 1921.
⁵² *Id.*, IV, 4 janvier 1930.
⁵³ *Id.*, VI, 14 septembre 1929.
⁵⁴ *Id.*, LXVIII, 2 juin 1923.
⁵⁵ *Id.*, XXIX, 5 février 1925.
⁵⁶ *Id.*, XX, 15 août 1924.

- ⁵⁷ 81 chapitres..., dans *Les passions et la sagesse*, p. 1261.
⁵⁸ *Histoire de mes pensées*, dans *Les arts et les dieux*, p. 43.
⁵⁹ *Propos sur les pouvoirs*, 35.
⁶⁰ *Mars*, dans *Les passions et la sagesse*, p. 585.
⁶¹ *Propos d'un Normand*, 3 août 1914.
⁶² *Bulletin des Amis du Musée Alain et de Montagne*, n° 13, octobre 1990, p. 34.
⁶³ *Préliminaires à la mythologie*, dans *Les arts et les dieux*, p. 1195.

Rappelons que les éditions Gallimard ont publié, dans la collection La Pléiade, 2 volumes de *Propos* (531 et 650 Propos) et deux volumes réunissant les principales oeuvres d'Alain : *Les passions et la sagesse* et *Les arts et les dieux*.